

VENÉRIE

la chasse aux chiens courants



VÉNERIE DU CHEVREUIL EN MÉDOC



Rallye Aquitaine Gironde

Médoc, ! Vous avez dit Médoc ? Pour le profane, cette péninsule triangulaire, marquée à l'est par la Gironde, de Bordeaux à la Pointe de Grave, à l'ouest par l'océan, évoque d'abord les crus prestigieux : Margaux, Saint-Julien, Pauillac, Saint-Estèphe, Listrac, Moulis.

Mais encore ? Pour nombre de vacanciers français, allemands, hollandais, britanniques, viendra en mémoire, face à la mer sauvage, le long ruban de plages blondes adossé à la forêt.

Tiens, la forêt ? Mais oui, elle est là, occupant bien quatre-vingts pour cent de notre triangle : forêt de pins, bien sûr, mais où subsiste encore, de place en place, les chênes ancestraux et les saules annonciateurs de marécages toujours nombreux, généralement entourés de larges fossés et propices aux débuchés.

Le médocain, depuis les origines, pratique la chasse. Chaque commune possède sa société de chasse. Tout le monde, maintenant a entendu parler de la palombe et de la tourterelle. Près des étangs, on chasse le canard et, pour certains, rien ne saurait se comparer à la bécasse. Quant aux fervents du chien courant, et ils sont nombreux, ils poursuivent lièvres, renards, chevreuils et, parfois, cerfs et sangliers.

On imagine donc aisément que, dans un tel environnement, la vénerie a dû se manifester très tôt. D'ailleurs, dans un numéro de notre revue du 1^{er} trimestre 1986, M. Édouard Cruse l'évoque avec une précision et une abondance de détails qui nous servent de référence et que seul pouvait nous léguer ce grand veneur.



(Photo : S. Levoye)

On garde d'abord le souvenir des meutes du Marquis de Donissan, résidant au château Citran, tout près de Moulis, avec chenil à Romefort, entre Avensan et Castelnau. Sans nul doute, il découplait vers Brach et Carcans bien avant que les pins ne viennent quadriller les landes de Cordes, de Touléron, de Moulran, vers Sémingnan et Lagunan, là où résonne maintenant le récri de nos chiens. La Révolution épargna le Marquis de Donissan, lequel n'émigra point. Mais il mourut sans héritiers

et sa fille, devenue Mme de la Rochejaquelein, ne garda point Citran qui fut vendu en 1830. Cependant, Saint-Hubert veillait. Le nouveau propriétaire, M. Clauzel, débarquant des Antilles, trouva, partout autour de lui, les traces de l'équipage encore présentes, et même vivantes en la personne du Piqueux Brana dont la famille avait servi de père en fils. Il reprit donc le flambeau. Or, à une demi-lieue de Citran, le château Paveil avait vu grandir Alfred de Luze qui dirigea l'équipage

avec l'aide d'Henri Cruse et de René Clauzel. Ce furent les débuts de l'équipage Saint-Raphaël dont la fanfare reste chère au cœur de tous les veneurs médocains. L'équipage Saint-Raphaël, hélas, mis bas le 31 mars 1989 après plus de 150 ans d'existence.



LA SAINT RAPHAËL

Hugon



Il n'entre pas dans notre propos de retracer la vie de ce grand équipage dont l'histoire se confond avec celle de la famille Cruse mais qu'il nous soit permis de rendre ici hommage à une exceptionnelle lignée de remarquables veneurs qui ont porté très haut le prestige de la vénerie en Aquitaine. On verra plus loin tout ce que nous devons à M. Jean Cruse qui fut, en quelque sorte, le parrain de notre équipage en Médoc. Le souvenir de Saint-Raphaël demeure d'ailleurs présent parmi nous en la personne de l'un de nos boutons. M. Gérard Goubelet qui y servit dès 1967 sous le nom de Genêt qu'il a conservé en notre compagnie.

En Médoc, découplait aussi, de 1892 à 1900, le vautrait Piqu'Hardy Gascogne au Comte de Lahen. De 1897 à 1914, le Rallye Madelaine à M. Louis Poineau vient de Saintonge en traversant la Gironde sur des gabares pour chasser dans les forêts d'Hourtin et de Carcans, nos territoires actuels. Les plus vieux habitants d'Hourtin affirment, d'ailleurs, que des ruines, à Contau en pleine forêt d'Hourtin, témoignent de la présence, à la même époque, d'un relais de chasse de grande ampleur comportant logements, écuries et communs. Il fut très vraisemblablement construit par le Rallye Madelaine.

A la même époque, arrive aussi en Médoc le Rallye Mes Cousins, composé, en effet, du Comte de

Valady et du Baron de Lestrangle unis par ce lien de parenté et qui parcourent également les forêts de Carcans et du Flamand vers Naujac et Vendays. En s'associant avec le Rallye Malakoff, il donne naissance au Rallye Gascogne, toujours dans la voie du san-

chassé. Il eut alors la chance, par M. Jean Cruse, de pouvoir utiliser le château de Semillan (on écrit aujourd'hui Sémignan), mis à sa disposition par M. Louis Clauzel. On retrouve ici, par la famille Cruse, le lien entre Rallye Gascogne et Rallye Saint-Raphaël.

Le château de Sémignan, magnifique et antique demeure, est hélas devenu une ruine dont l'état de délabrement bouleverse tous ceux qui s'en approchent. Bien souvent, nos chasses nous conduisent dans son voisinage. Pendant six années donc, à partir de 1923, le château de Sémignan vécut en fonction de la vénerie : les ponts sur les doutes martelés par les pieds des chevaux lors des départs dans la brume matinale, les curées dans la grande cour carrée préludant aux dîners de chasse dans la belle salle à manger.

En 1928, la meute fut décimée par une grave maladie et M. Christian Cruse décida d'arrêter. Ainsi se tint, en décembre 1929, la dernière chasse du Rallye Gascogne à laquelle se trouvait invité le Rallye Merrein à M. Roger Coutures, beau-père de M. Édouard Cruse, fils de M. Christian Cruse. Nous ne pouvons, quant à nous, lire le compte rendu de cette chasse sans tressaillir car nous avons l'impression de l'avoir suivie : « la route de Sémignan à Lagunan », « Les machines » la croisée des routes Pauillac-Hourtin et Sémignan-Lagunan », point précis où se trouve « Le Chalet », demeure de M. Louis Vuillemin où



Rendez-vous de Lagunan. Devant les chiens, le master M. A. Vuillemin.

(Photo : Courtoisie)



De gauche à droite : MM. Maurice Eyquem, Louis Wegbecher, Jean-Marie Claisse, Jean-Pierre Mendiboure, Louis-Bernard Rolland, Claude Laplagne, Mme Isabelle Meynier, M. Michel Dufour.
(Photo : Courtoisie)

se situe notre chenil et où se tiennent nos rendez-vous ! Et ce fut fini. La vénerie disparut de ce territoire jusqu'à ce que... jusqu'à ce que, toujours grâce à M. Jean Cruse, quelque cinquante ans plus tard, survienne le Rallye Aquitaine Gironde.

Mais, avant d'en arriver là, quel cheminement ! Comme chacun sait, les voies, en vénerie, sont rarement directes et c'est après bien des détours que celles de notre équipage nous menèrent jusqu'en Médoc.

Son point de départ ? la passion d'un homme : Louis-Bernard Rolland, déjà, il est vrai, lieutenant de loupeterie. En 1968, avec l'aide de quelques anciens boutons du Rallye Marmande* et celle du Baron Lauriston, il décide de tenter l'aventure dans le courre du chevreuil. Ainsi débute le Rallye Aquitaine qui découplera en forêt de Pompogne dans le Lot-et-Garonne. Un an plus tard, l'équipage se divise. Une partie devient le Rallye Aquitaine Avance alors que M. L.-B. Rolland persévère dans son Rallye Aquitaine (qualifié) Gironde, maître d'équipage et chenil demeurant aux Salles-de-Castillon. Le premier territoire sera cependant situé en Dordogne dans la forêt privée de La Double à proximité de celui du Rallye Varena au Docteur René Rousseau.

* (L'appellation Rallye Marmande a été reprise, depuis 1956, par MM. Jean-Louis Cazade, Jacques et Paul Paris. Son Maître d'Équipage actuel est M. Georges Rabassa).

On ne pouvait rêver mieux pour mettre à l'épreuve la volonté et l'obstination des veneurs : fourrés impénétrables, ruisseaux encaissés aux rives abruptes, étangs marécageux où s'enfoncent les chevaux et, par dessus tout, profusion de clôtures dans cette forêt où l'on pratiquait encore le pacage sylvestre. Bien peu de chevreuils furent pris au cours des deux premières années. Puis, hallali sur un superbe brocard à Servanches, aux étangs des Roses. Cette récompense inaugurerait les prises de la Toussaint auxquelles l'équipage est resté fidèle, à quelques exceptions près.

En 1972, M. Jean-Marie Claisse, un ami de M. Louis-Bernard Rolland, entre à l'équipage qui sera

fortement marqué par sa personnalité. Depuis lors, en vingt-et-une années, jamais ne se sont démenties l'amitié et la complicité qui unissent ces deux personnages autour desquels s'organisera et se développera toute la vie de l'équipage.

Dans la forêt de La Double, il faut bien le dire, l'environnement humain était à cette époque quelque peu hostile à la vénerie, les petits propriétaires n'acceptant, que le passage des chasses du Docteur Rousseau (Rallye Varena). En cette période héroïque, seuls trois membres de l'équipage possédaient des chevaux : Mme Geneviève Lardonnaire, MM. Jean-Marie Claisse et Louis-Bernard Rolland. Ce dernier, il est vrai, en prêtait à tous ceux qui souhaitaient monter : tout d'abord Gaudineau, le piqueux, Claudine Anconière, Tonnelier et autres. Mais tous ces nouveaux veneurs possédaient plus d'ardeur que de science cynégétique. Seuls MM. L.-B. Rolland, J.-M. Claisse et Michel Bordes pratiquaient assidûment la chasse à tir. C'est ainsi que l'un des boutons bordelais à la culture exclusivement citadine, fut tout étonné d'apprendre un jour que le chevreuil, contrairement au renard, ne possédait pas une queue longue et touffue !

Le transport des chiens présentait toujours un côté problématique. Il était assuré par un camion poussif au plancher « intermittent ». Un jour, un cheval arriva les pieds touchant la route. Les mauvaises langues assurèrent aussitôt qu'il s'agissait là d'une disposition hautement technique, en vue d'aider



MM. Jean-Marie Claisse, maître d'équipage-adjoint et Alain Vuillemin, master.

(Photo : S. Levoye)

le camion à monter les côtes ! Malheureux camion ! Parfois, moteur en panne, il n'arrivait pas jusqu'au rendez-vous, à moins qu'il n'ait pris quelques heures de retard lorsque les lascars chargés de le conduire avaient trop largement étanché une soif à caractère permanent. D'ailleurs, son chauffeur attrité, le célèbre Arsène, était unijambiste. Sa jambe de bois, du côté gauche, ne lui permettait pas de débrayer, aussi, pour changer de vitesse, devait-il lâcher le volant des deux mains pour soulever cette jambe et l'aider à actionner la pédale. Et pourtant, il n'arriva jamais d'accident.

Voilà qu'en 1973, l'équipage est invité à chasser en forêt de Grignols, dans le Bazadais, sur l'ancien territoire du Rallye Gaffelière à M. de Malet. Magnifique forêt comportant tout de même quelques difficultés telles que fourrés denses, ruisseaux encaissés, mais sans clôtures à bestiaux, et seulement ce qui paraît incroyable, très peu d'animaux, alors que, vingt ans plus tard, ils pullulent littéralement. Pas question bien sûr, comme maintenant, d'attaquer à la billebaude. Il fallait faire le bois et, à cet effet, l'équipage s'était assuré les services d'un homme de pied, le Catioun, vieux landais, familier de la forêt.

Cet étonnant personnage utilisait en guise de limier un chien lui aussi assez curieux. Il répondait, quand il le voulait bien, au nom de Julot. Bâtard de Basset et de Beagle, sans compter les autres races incidentes, il possédait un nez remarquable ; mais il mettait dans sa quête une telle ardeur que, soudain, il se libérait de son collier — c'est du moins ce que prétendait son maître — et lançait son chevreuil. Aussi, l'équipage s'évertuait-il à chasser des animaux en forlanger qu'il n'avait pratiquement aucune chance de rattraper.

Mais ce « Catioun » (le petit) mérite quelque attention. Au grand maximum un mètre soixante, il dissimulait sous un chapeau marron des sourcils broussailleux et une moustache drue sous laquelle était vissée une grosse pipe en activité permanente. En fin de compte, une bonne tête de chasseur de lièvre. Il portait veste de chasse et large pantalon de velours côtelé s'engouffrant dans des demi-bottes de caoutchouc, le tout flanqué d'une inséparable musette dont personne n'a jamais

connu le contenu. Au rendez-vous, quelque soit le temps, le Catioun était là. Si Julot se trouvait à quelques pas, attaché à un arbre par une ficelle, on pouvait nourrir de raisonnables espoirs, sinon, il arrivait qu'on le retrouvât, continuant sa menée et tout étonné d'être dérangé.

Il n'empêche que tout le monde était séduit par ce territoire et, qu'en 1974, l'équipage quittait définitivement la forêt de La Double pour s'installer dans le Bazadais, le chenil restant aux Salles de Castillon chez L.-B. Rolland. Et que dire de la découverte des habitants de cette belle lande et de l'accueil spontanément amical qu'ils réservèrent aux nouveaux arrivants ! Au départ, M. Rolland connaissait bien MM. Castagné, deux frères sylviculteurs dans la région de Goulade au cœur même du massif forestier. Par la suite, se sont joints à nous plusieurs habitants de la lande, passionnés de chasse, qui participent à nos laisser-courre et nous font bénéficier de leur extraordinaire connaissance du terrain. Certains d'entre eux, maintenant membres d'honneur de l'équipage, en portent l'épingle, suivent assidûment les chasses, partagent nos dîners avec leurs épouses et nous entourent d'une constante sollicitude. Vraiment, ils ont bien mérité de la vénerie !

Petit à petit, l'organisation matérielle s'améliora :

- des fourgons furent aménagés en vans.

- un immense camion, loué par Jean-Marie Claisse et conduit par son frère Paul ramassa les chevaux. Puis on s'équipa de vans tractés. Restait un point noir, le rendez-vous. Sans toit pour s'abri-

ter, on se retrouvait au bord des routes. Les mieux équipés disposaient d'un réchaud butane pour mijoter des œufs... et faisaient bien des envieux. Et, l'inespéré se produisit, grâce à MM. Castagné qui, un jour, mirent à notre disposition leur ferme de Cap-de-Bos située en pleine forêt à trois kilomètres de Goulade. Cette vieille demeure, typiquement landaise, fut progressivement aménagée et, dans la grande salle, autour de l'antique cheminée, se tiennent casse-croûtes et dîners dans une terrible ambiance.

Et pourtant, comme le prouve l'expérience, un avantage s'accompagne souvent d'un inconvénient. Il se manifesta sous la forme de la chasse à la palombe, omniprésente dans ce pays, parsemant la forêt de palombières dont les câbles invisibles tendus à l'horizontale à hauteur du cou des cavaliers constituent autant de pièges qui en envoyèrent plus d'un à terre. En outre, impossible de chasser avant le 11 novembre, date de clôture de cette chasse traditionnelle chère au cœur de tous nos amis. Il devenait donc indispensable de trouver un territoire utilisable en début de saison. Là aussi, Saint-Hubert utilisa M. Jean Cruse pour tirer nos veneurs d'affaire...

M. Jean Cruse présidait alors les lieutenants de louveterie de la Gironde auxquels, souvenons-nous, appartenait M. Louis-Bernard Rolland. Ce dernier s'ouvrit donc à lui des progrès de son équipage et aussi des limitations d'activité qu'allait entraîner la chasse à la palombe. L'équipage Saint-Raphaël ayant abandonné depuis 1927 les territoires de Saint-Raphaël/Lacaune pour



Le rendez-vous de Cap-de-Bos.

(Photo : Courtoisie)



En défaut, forêt d'Hourtin. Octobre 93.

(Photo : S. Levoye)

ceux de Marcheprime, et le Rallye Gascogne ayant mis bas en 1929, M. Cruse savait bien que le Médoc se trouvait libre. Il conseilla donc de regarder de ce côté d'où la vénerie avait disparu depuis quarante années.

Fort bien. Mais à qui s'adresser ? M. Louis-Bernard Rolland n'y connaissait personne, sauf à s'informer auprès d'un autre lieutenant de l'ouvetrie, M. Jean Vigneau, président de la société de chasse de Carcans. L'accueil que réserva M. Vigneau à Louis-Bernard Rolland fut déterminant et son aide s'exerça dans deux directions capitales : l'obtention de droits de chasse et la mise en relation avec les Vuillemin qui devaient devenir notre famille en Médoc.

Aussi, en 1978, la décision est prise : nous chasserons en Médoc du 15 septembre au 31 décembre. Et, à partir de là, toute notre histoire est liée à la famille Vuillemin. M. Louis Vuillemin, de caractère aimable et à la gentillesse proverbiale, nous autorise à installer notre chenil chez lui, à cinquante mètres de sa maison « Le Chalet », dont nous reparlerons plus loin. Denise, son épouse, si conviviale, accepte de voir sa tranquillité troublée tous les samedis par un défilé de voitures, de vans et de chevaux. Mais mieux, elle ouvre sa maison à l'équipage. Le casse-croûte matinal se prend dans sa salle à manger et elle tient à apporter le café à tout le monde. Et que dire du bouillon chaud d'après-chasse, les jours de pluie ou de froid ! Les plus jeunes veneurs ont l'âge de son fils Alain, alors ils deviennent un peu ses

enfants et les plus âgés la considèrent avec un sentiment fraternel, étendu bien sûr à Louis Vuillemin. Justement, Alain... ! Chasseur dans l'âme, amoureux des animaux, comprenant les chiens comme personne, il ignorait tout de la vénerie, mais ne demandait qu'à la connaître. Aussi, très rapidement Louis-Bernard Rolland l'invite-t-il à suivre une chasse. Ce fut un événement, on le verra par ailleurs. Il fut conquis, assimila très vite les rudiments puis les finesses de notre déduit, aida bientôt L.-B. Rolland aux chiens et maintenant il est devenu notre Master.

A travers Alain Vuillemin, le contact fut vite pris avec les chasseurs d'Hourtin qui n'en considé-

raient pas moins avec un certain étonnement que l'un des leurs, jeune par dessus le marché, se soit aussi vite intéressé à cette vénerie où l'on s'habille pour chasser tout en se concentrant sur un seul animal ! Seulement voilà, on chasse à cheval. Ce fut le piège pour l'un d'entre eux, M. Maurice Eyquem, cavalier émérite et chasseur passionné. Il suivit une première chasse, puis d'autres. Autant de qualités lui décernèrent très vite son bouton. Toujours dans la chasse, toujours présent au bon moment, sa connaissance du terrain et des chiens en font un pilier de notre équipe. Et puis, ainsi va la vénerie, ses deux fils, l'un à moto, l'autre à cheval, nous accompagnent et son adorable épouse « Fanotte » suit souvent les chasses et nous reçoit chez elle à Hourtin.

L'équipage s'étant agrandi au fil des années, il devenait de plus en plus difficile de faire entrer tout le monde, avec famille et amis, chez Denise Vuillemin. M. Maurice Eyquem proposa alors d'utiliser une petite construction en bois dans le fond de son jardin. Très vite, elle devint aussi trop petite. N'hésitant pas, il en construisit une autre, en dur, avec cheminée et équipement de cuisine, et la baptisa « Le Rembuché ». Et à nouveau, les soirs de chasse, retentissent en Médoc les vieilles chansons et les trompes.

Un mot sur les trompes. A vrai dire, on sonnait assez peu à l'équipage, mise à part la trompe exceptionnelle de notre ami Genêt. Président des « Veneurs Bordelais », sa société nous son-



Dîner de chasse chez M. Eyquem à Hourtin. Octobre 93.

(Photo : S. Levoye)



M. Louis Wegbecher, Président de l'équipage.

(Photo : S. Levoye)

naît souvent nos messes de Saint-Hubert et il nous en restait le souvenir admiratif.

En 1985/86, un nouveau bouton, M. Louis-P. Wegbecher, veneur dans l'Oise, entrainé à l'équipage à la suite de son établissement en Médoc. Il sonnait quelque peu et, avec quelques amis, avait fondé un groupe de trompe : « Les Échos du Médoc ». Certains d'entre eux, à leur tour, entrèrent à l'équipage, nous apportant l'appui de leurs trompes, élément indispensable de la vénerie et aussi facteur de liaison avec les chasseurs à tir et la population où les amateurs de cet instrument sont nombreux.

Depuis son origine, notre équipage a toujours été animé d'un véritable esprit d'équipe. Les gros problèmes sont résolus par

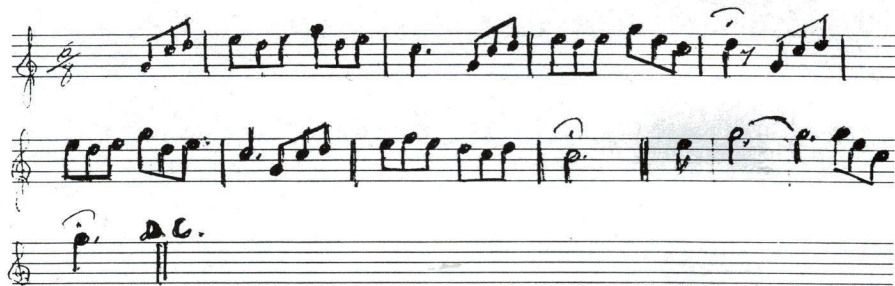


Gérard Gobelet dit « Genêt ».

(Photo : S. Levoye)

RALLYE AQUITAINE GIRONDE

dédiée à Louis-Bernard Rolland



l'ensemble des boutons... ou presque. Ce fut le cas pour la construction du chenil, maintenant bien aménagé avec les compartiments qui conviennent. Grâce à la règle du bénévolat, se trouvent résolus, dans les meilleures conditions, des points essentiels tels nourriture et transport des chiens, leur entretien sanitaire, le logement des chevaux, etc.

Enfin, pour terminer, il faut mentionner l'organisation de nos repas de chasse. Chacun, à tour de rôle, assure la restauration et un hommage tout particulier doit être rendu aux épouses et amies de l'équipage qui participent toujours de bon cœur aux diverses tâches d'avant, pendant et après repas.

Elles ont droit à toute notre reconnaissance.

Voilà donc notre Rallye Aquitaine Gironde, fortement enraciné dans son Médoc aussi bien que dans la lande bazadaise et, espérons-le, pour de longues années. D'ailleurs, notre devise le confirme :

« Espoir toujours là », de même que les paroles de notre fanfare :
 « Par les forêts d'Hourtin et de [Goulade]
 « Hardis veneurs et gentes [cavalières]
 « Dès le matin en grande [cavalcade,
 « Sus au chevreuil partent [la mine fière »
 « RALLYE
 AQUITAINE GIROOOOONDE
 « Mais s'il arrive que la voie [s'évapore
 « L'adversité ne les abattra point
 « Solide à table, l'équipage dévore
 « Et des flacons il verra bien la [fin »

Tenue : Noire, parements et gilet jaune d'or.

Bouton argent avec tête de brocart portant fer à cheval sur le col. Jour de chasse : le samedi, suivi par 20 boutons à cheval et plusieurs amis cavaliers.

Nombre de prises : 10 à 12 chevreuils par an.

Suite page 55

Poster : Le Rallye Aquitaine Gironde, saison 93-94. (Photo : S. Levoye)





TERRITOIRE



zéro à la Pointe de Grave. C'est une forêt essentiellement de pins maritimes (forêt cultivée) voulue par l'homme au XIX^e siècle en remplacement d'immenses marais ou de mauvais pacages.

Elle est plate, sans relief, excepté le cordon littoral qui est très accidenté. De nombreuses parcelles de feuillus (chênes) ainsi que quelques milliers d'hectares de maïs parsèment encore ce massif.

Le chenil est situé à peu près au centre du Médoc : à Hourtin, très près de la limite du chef-lieu de canton Saint-Laurent, canton qui ne compte que trois communes : Saint-Laurent, Carcans, Hourtin. Le terrain est relativement sain, parfois très mouillé et même inondé mais jamais marécageux ni profond.

En plus des anciens chemins communaux et des servitudes qui subsistent toujours, des voies nouvelles appelées pistes de D.F.C.I. (Défenses des forêts contre l'incendie) le quadrillent régulièrement, permettant de suivre les chasses en pénétrant peu dans les parcelles. Toutefois, de grands fossés parfois infranchissables drainent ces bois, ce qui nécessite une bonne connaissance des ponts et des gués.

Le Rallye Aquitaine Gironde est le seul équipage de chevreuil chassant en ces lieux.

Ces territoires sont gérés par des A.C.C.A. avec réciprocité. La pratique très libérale de la chasse à tir dans le Sud-Ouest et surtout en Médoc a permis à la vénerie de s'introduire dans ce même esprit de camaraderie entre disciples de Saint-Hubert.

Le Rallye Aquitaine Gironde chasse en Médoc depuis 1978. Le Médoc, en Gironde, en Aquitaine est ce triangle de cent kilomètres de hauteur entre océan et fleuve, au nord de Bordeaux, agglomération d'un million d'habitants.

Cette presqu'île est composée de trois parties :

- le vignoble, mondialement connu le long de l'estuaire,
- les palus, ou mattes, souvent des polders enserrant le vignoble,
- la forêt que nous appelons la lande, prolongement de l'immense massif forestier des Landes.

Cette forêt s'allonge de façon continue le long de l'océan, du bassin d'Arcachon à la Pointe de Grave. Sa largeur varie de soixante kilomètres à sa base à



Départ de fendez-vous. Forêt d'Hourtin. Octobre 93.

(Photo : S. Levoeye)



Octobre 1993

Forêt d'Hourtin



(Photos : S. Levoye)

LA MEUTE



En balancé.

L'origine de notre meute remonte à 1968. Le chenil était, à cette époque, situé chez Louis-Bernard Rolland. Nous disposions alors de chiens Anglo-Français tricolores issus des équipages de Saint-Raphaël et du Rallye Varéna.

Notre élevage a été très marqué par l'acquisition, en 1972, de la meute de l'équipage Bisquit-Laporte lorsque M. Laporte, qui chassait le chevreuil sur son domaine de la Môle, en forêt de la Double, décida de démonter. M. Jean Cruse nous donna alors un chien provenant du Rallye Aquitaine Avance. Ce chien, nommé Raphaël, n'atteignait pas tout à fait le standard qu'il souhaitait



Passage de fossé.



Au chenil.

(Photos : S. Levoye)

mais il se révéla toutefois excellent et sage. Il apporta la première retrempe à la lignée principale de notre élevage.

Dès 1976, nous avons sélectionné les sujets sur le standard du Poitevin. Nous disposons maintenant d'une meute de taille et de robe assez homogène. La remonte est assurée à partir de nos lices avec des saillies offertes, au fil des années, par des équipages voisins. Dix à douze chiots sont généralement élevés chaque saison au chenil de Lagunan, près d'Hourtin en Médoc.

Notre élevage donne des sujets gais, chasseurs et vites, naturel-

lement gorgés. Nous souhaiterions toutefois pouvoir ajouter une petite touche de voix plus grave et surtout une dose de sagesse dans le change. En effet, si les grands animaux, nombreux en Médoc, les laissent pratiquement indifférents, nous rencontrons les pires difficultés avec le change en pays Bazadais en raison de la forte densité de chevreuils dans ce massif.

Nous éliminons « tête et queue » nous séparant, la mort dans l'âme, de chiens d'exception, trop vites et peu gorgés, que certains accueillent avec satisfaction.

Actuellement le chenil compte cinquante chiens. Nous en découplons une trentaine.

Chasse du 11 janvier 1992 à Goulade

Rendez-vous à Cap de Bos, notre ferme landaise. Casse-croûte habituel. Rapport à midi. Temps frais mais sec avec une belle gelée matinale ; pas de vent.

Foulée, au sortir de Cap de Bos, dans la pointe des routes Saint-Michel de Castelnau/Giscos, il est douze heures trente. Malgré le grand nombre d'animaux, nous lançons difficilement. « Mauvaise voie », disons-nous sans arrêt. A treize heures trente, deux animaux sont mis debout et les chiens choisissent celui qui nous paraît le plus petit. Contre toute attente, les chiens chargent bien sur une voie qui, en définitive, se révèle bonne.

Après un large tour d'honneur classique, l'animal revient plein ouest, coupe la route de St-Michel de Castelnau et part plein sud. Il traverse le ruisseau « Le Gua Sec » et la petite route du carrefour à Sallebert. Il tape à un enclos, revient sur sa voie et se rase. Les chiens chassent bien mais tombent en défaut à l'enclos. Défaut relevé au bout d'un quart d'heure. Les chiens chassent à vue un court instant. L'animal repasse sur sa voie, coupe à nouveau la petite route, saute la route de St-Michel et vient se faire battre dans l'enceinte du lancé, cherchant un change qu'il trouve d'ailleurs sans difficulté.

Le gros paquet des chiens est stoppé assez vite et remis à la voie déjà foulée par cinq chiens qui n'ont pas lâché leur animal.



Le chalet du chenil de Lagunan.

(Photo : S. Levoye)

Un défaut providentiel des chiens de tête nous permet de bien rameuter. Nous travaillons alors le défaut avec tous les risques que chacun sait dans un pays aussi vif en chevreuils. Une vue de Louis-Bernard Rolland remet tout en ordre. Il pense, à juste titre d'ailleurs, avoir identifié notre animal se dérochant dans son axe logique de chasse. Nous terminons notre boucle sur le défaut et les chiens empaument très bien la voie indiquée. La chasse repart plein est pendant quinze minutes environ, puis nouveau défaut dans les grandes bandes. Nous bouclons méthodiquement le défaut sans résultat et, sur le reculé, nous relançons notre brocard au nez des chiens qui le prennent trois cents mètres plus loin. Il est pres-

que quinze heures quand nous sonnons l'hallali.

Curée à Cap de Bos, en beauté grâce aux trompes de nos boutons membres des Échos du Médoc. Les Honneurs à Philippe Lambert. Habituelle joyeuse soirée à Cap de Bos.

ANECDOTES ET LÉGENDES

La pibole du désespoir

La forêt de Goulade, dans la lande bazadaise, nous réserva quelques très belles chasses. Au départ de l'une d'entre elles, un matin de décembre..., nous lançons une grosse chèvre au sortir de notre rendez-vous de Cap de Bos. Elle nous emmène, à toute allure, à l'autre bout de la forêt, à la limite du Lot-et-Garonne, pour rentrer ensuite sur son lancé en rasant en permanence. Sur chaque défaut relevé, les chiens perdent du terrain. Puis enfin, grâce à notre ami Paul, nous trouvons le vol-ce-l'est providentiel qui déclenche une reprise rapide et bruyante de la meute, ce que chacun traduit comme le signe avant-coureur de l'hallali.

Inutile de décrire l'ambiance après cet ultime défaut relevé. Oubliés la fatigue, le froid et l'état des chevaux éprouvés par cette longue chasse. Oubliée aussi la prudence, chacun voulant être « dans le coup ». Les fossés se sautent dans la foulée sans rechercher l'endroit le plus facile. Or, le maître d'équipage se trouvant par hasard légèrement isolé



La curée.

(Photo : Courtoisie)

fut confronté subitement à l'un de ces fossés taillés mécaniquement en V et dont la largeur, à l'évidence, ne permettait pas le franchissement, surtout avec un cheval bien diminué par une grosse chasse.

Peu importe. Avec une témérité qui le caractérise assez bien, il sollicite vigoureusement son Émule de Sassy par le propos, le geste et l'éperon. Dans un ultime effort, la jument s'enlève mais n'atteint point l'autre côté. Voilà les deux éléments, cheval et cavalier, en complet déséquilibre. Dans sa chute, L.-B. Rolland se retrouve sous la jument, bloqué au fond du fossé, devant le nez sur les antérieurs, derrière touchant les postérieurs et coincé de chaque côté dans le fond du fossé qu'au-dessus de lui touchaient les flancs de la jument. Que faire ! Une prière eut été sans doute insuffisante, il avait tant à se faire pardonner... ! Seul recours la pibole encore pendue à son côté. C'est alors que l'on entend monter dans le soir un son bizarre... Pompp..., Pompp..., Pompp..., continu, assourdi, inquiétant, inhabituel dans cette belle forêt. Au bout d'un certain temps, ce bruit sinistre, mystérieux et profond, atteint les cavaliers les plus proches qui, malgré l'ardeur de la phase finale, s'arrêtent, écoutent... A nouveau ce bruit surprenant, étouffé, semblant venir d'outre-tombe. Cela ressemble au mugissement d'une corne de brume dans le brouillard, mais qui viendrait des entrailles de la terre, dit l'un. Ce n'est pourtant pas le brame d'un cerf tardif, répond l'autre. Soudain, une petite voix féminine hasarde avec une pointe d'anxiété : « Par moment, on croirait reconnaître la grosse pibole de Loulou » (diminutif affectueux attribué à Louis-Bernard Rolland). Aussitôt, quelques boutons inquiets se dirigent rapidement vers l'endroit d'où semblait provenir ce hullulement.

Ils arrivent juste à temps pour le voir émerger avec sa monture, après de savantes manœuvres, sains et saufs mais copieusement « argilés ». Et l'un et l'autre se retrouvent tout de même à la prise près de la route de Cap de Bos.

Et, dans la lande, quand le soir, à la veillée, près du feu qui braisonne, on évoque cette aventure, d'aucuns prétendent que c'était la brave Émule de Sassy qui soufflait dans la pibole.



Derrière le Maître d'Équipage : MM. Michel Dufour et Jean Martial.

(Photo : S. Levoye)

Les débuts d'un Master

Nous avons dit que notre Master actuel, Alain Vuillemin, quand sa famille accueillit l'équipage en 1978, était, certes, chasseur mais non point cavalier. Cependant, sportif et audacieux, il décida un beau jour, en septembre de la même année, de répondre positivement à l'invitation de Louis-Bernard Rolland de suivre une chasse à cheval... pour voir ! Il devait penser, comme l'avait dit Winston Churchill, que « le cheval est dangereux aux deux extrémités et parfaitement inconfortable au milieu ». De fait, pour calmer ses inquiétudes, pour tant est qu'il en ait eu, L.-B. Rolland lui avait affirmé : « Je vais vous prêter un très bon cheval avec lequel vous n'aurez pas de problèmes. Il est solide, habitué à la chasse, obéissant et calme ».

Le samedi suivant, le rendez-vous étant fixé devant la maison de Saint-Jean, nous trouvons Alain assis sur un talus dans la fougère. On peut néanmoins penser qu'une certaine anxiété l'habitait à l'idée de chasser à courre pour la première fois avec des gens totalement inconnus, débarqués sans crier gare dans son pays et bousculant quelque peu les habitudes tout en assurant qu'ils ne dérangeraient personne et resteraient discrets.

Denise, sa mère, lui avait d'ailleurs dit : « Mon petit, ces gens semblent convenables et très polis, mais que viennent-ils faire ici ? Tu es invité ; tu dois y aller pour te rendre compte. C'est ton avis, Louis ? Bien sûr, bien sûr, répond le père d'Alain, sans se

départir de son calme proverbial ». De son côté, Alain avait révélé, lors de notre démarche initiale, qu'il avait trouvé magnifiques des cavaliers suivant une meute bien que chassant à tir ! Enfin, il fallait y aller, et il y était ! Le premier cheval qui descendit du Saviem, s'appelait « Igor ». « Voici votre cheval », lui annonce L.-B. Rolland et s'adressant aux boutons : « Jean-Marie, et vous, mes amis, sellez donc le cheval de M. Vuillemin ». Seller... façon de parler, car une bonne séance d'étrille s'imposait préalablement ! Quelques particularités bien établies caractérisaient Igor : — On ne lui connaissait aucune origine clairement établie, sauf celle de produit naturel d'une jument de trait et d'un poulain de selle tardivement castré.

— Fort et abondamment poilu quelque soit la saison, il n'avait jamais été vraiment dressé mais, par atavisme, acceptait le cavalier comme ses ancêtres la charrue.

— Pas de défenses, il pouvait, en outre, dispenser son cavalier d'utiliser les rênes, son seul souci étant de suivre les autres chevaux. En somme, bon véhicule, mais sans direction ni frein.

Voici donc Alain en selle pour la première fois de sa vie : « Tenez vos rênes de cette façon, baissez les talons et restez bien assis dans la selle... et maintenant, suivez-nous ». Conseil superflu, car Igor ne savait « que suivre », et L.-B. Rolland de continuer : « Il fait chaud, les voies seront légères, les chiens lanceront peut-être tardivement ». Erreur ! A peine sortis de leur camion, ils en reconnaissent derrière la Maison de



De gauche à droite : MM. Alain Vuillemin, Mme Claudine Bounneau, M. Maurice Eyquem, Mme Isabelle Meynier, M. Jean-Marie Claisse, Mme Calligaro, M. Louis Wegbecher, M. Franck Wegbecher, bouton de l'Équipage de Villers-Cotterêts.

(Photo : Courtoisie)

Saint-Jean. Récri général. C'est lancé. Direction plein ouest. A cent mètres de là, de grands fossés bordent un déboisé. Dans la foulée, les chevaux sautent, mais de justesse, ce fossé large et profond présentant des flancs droits et des abords sales : petits taillis touffus et quelques ronces. Impossible de prévenir Alain. Igor arrive, saute de confiance, mais trop court, les postérieurs restant dans le fossé, la tête émergeant seule des petits taillis. Puis, il réussit à grimper le talus, tel un lapin sortant d'une combe. En surveillant discrètement du coin de l'œil, on avait pu voir le malheureux cavalier se balancer dangereusement en raison des mouvements désordonnés d'Igor, d'abord de l'arrière vers l'avant, puis de l'avant vers l'arrière, pour enfin terminer la montée accroché désespérément au cou du cheval. Regards étonnés sous les visières, puis timidement : « Ça va, M. Vuillemin ? » — « Ça va, mais il n'écoute rien ce cheval ». — « Hum ! Ça peut se produire... en début de chasse... Igor aime tellement la chasse. Suivez-nous bien, vous n'aurez aucun problème ».

A l'occasion de cette première difficulté, nous avons observé que, si la partie supérieure du corps de notre cavalier avait subi des mouvements de forte amplitude, les jambes étaient restées fermement et instinctivement en place. La chasse fut mauvaise et mouvementée. Notre nouvel ami se tira fort bien de quelques autres difficultés.

Conclusion : il était, sans le savoir, rudement doué pour l'équitation et quinze saisons n'ont pas démenti cette constatation... et c'est ainsi qu'Alain devint notre Master.

Le Débouché des Génisses

C'était à l'époque de nos débuts en forêt de La Double. Nous sommes invités par un ami, propriétaire, lequel nous avait pratiquement imposé la présence, dans la meute, de sa chienne « Finette ». Selon son maître, ce remarquable animal disposait d'un rare éventail de qualités : de bonne garde à la maison, elle chassait, à la perfection, tous les animaux présents dans La Double : bécasses et faisans, lapins et sangliers, sans oublier le chevreuil. Mais aussi, bon berger, elle allait aux vaches et ramenait la Fauvette, la Marquise et autres bovidés trop attirés par les champs de raves et de choux du voisin. Nous ne pouvions donc qu'accepter d'inclure Finette dans la meute, tant nous désirions ardemment effectuer une belle chasse.

Cette Finette, petite et indescriptible, agrémentait son air futé de deux oreilles expressives avec leur bout cassé et une queue frangée à double enroulement.

Notre journée de chasse s'était déroulée assez tristement, malgré

la présence de ce phénix, de l'espèce canine qui avait passé son temps à faire la navette entre son maître, quand elle le voyait, et la meute, quand cela l'amusait. « Gardez votre chienne, proposait benoîtement M. Rolland, elle sera fatiguée demain et vous ne pourrez pas aller tirer votre lièvre. » — « Fatiguée, Finette ? Ah ça alors, ce serait bien la première fois ! Mais attendez, nous voici sur le soir, cela peut devenir meilleur, laissez-la nous aider. Aller, va Finette... C'est reparti. »

De fait, quelques minutes plus tard, nous entendons comme un gémissement plaintif à l'issue duquel un récri général est entonné par toute la meute.

— « Je reconnais le géniais (un aboiement geignard en patois local) de Finette. Je vous l'avais bien dit, c'est bon ! ».

Les chiens mènent rondement. La chasse s'éloigne dans une petite vallée sinieuse suivant l'un des nombreux petits ruisseaux de La Double, semble boucler vers la droite et revient vers nous. Nous allons voir l'animal... Ce ne fut point l'animal, mais un troupeau de génisses, dans un état d'excitation extrême qui arrive droit sur nous, bute sur la clôture bordant le chemin, laquelle cède sous le choc d'une dizaine de bêtes affolées qui se répandent ensuite dans la nature.

En effet, selon la coutume en Double, notre ami laissait pacager ses bêtes en forêt. Il lui fallut plusieurs jours pour les récupérer. Finette, sans doute pour épater ses illustres congénères d'un jour et confondant peut-être ses occupations habituelles avec sa mission de leader en ce jour, avait éprouvé l'envie de se distinguer... et ce fut parfaitement réussi !

M. Louis Wegbecher



De gauche à droite : M. et Mme Michel Bounneau, M. Claude Laplagne. (Photo : S. Levoye)